

Les récits des origines comme mythes?

La tour de Babel

- Maxime Scrive -

Québec, 6 février 2019

Modifié le 9 août 2019

Aujourd'hui, il n'est pas rare de confondre le mythe et la légende. Même des dictionnaires appuient ce rapprochement, comme en témoigne le Larousse 2019¹. Ainsi, un mythe est souvent vu comme quelque chose d'imaginaire, d'irréel, de faux ou d'exagéré. Cependant, il vaut la peine d'approfondir ces concepts à la suite de Elian Cuvillier. Celui-ci propose qu'il ne faudrait pas comprendre la notion de mythe de façon péjorative, mais plutôt comme une tentative de dire ce qui est « impossible à dire² ». Selon cette autre définition, on comprend mieux comment qualifier certains récits bibliques du genre littéraire mythique. Dans ce petit travail, je ferai une lecture, sous la forme de commentaire, du mythe de la tour de Babel (Gn 11,1-9) en essayant d'en extraire des questions fondamentales pour les êtres humains ainsi que des pistes de réponses que nous suggère le texte lui-même.

Tout d'abord, le récit de la tour de Babel se situe grossièrement entre l'épisode du Déluge et l'histoire d'Abraham. Aussi, le fait qu'il se trouve entre deux séquences généalogiques (qui ressemblent à des « zones-tampon » entre les récits) permet d'en bien définir le début et la fin, et d'isoler ce passage en le définissant comme « récit » à part entière.

La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots. Or en se déplaçant vers l'orient, les hommes découvrirent une plaine (Gn 11, 1-2a)³. L'histoire débute avec une affirmation de l'unité qui règne sur Terre. Ceci se traduit par l'unité de langue, de mots et de lieu. Or, cette unité ne semble pas être ici synonyme d'installation, de confort ou d'uniformité. Au contraire, les humains (au sens large, car ils sont qualifiés en hébreux de façon on ne peut plus floue) entreprennent un déplacement vers l'orient, y découvrent une plaine et l'habitent.

Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Moulons des briques et cuisons-les au four. » Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier. « Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre (Gn 11, 3-4). Ils décident dès lors de fabriquer des briques afin de bâtir une ville et une tour « dont le sommet touche le ciel ». Si tous sont unis sous une seule bannière, il semble cependant que l'humain ne se trouve pas dans un état de satisfaction

¹ Dictionnaire Larousse, « Mythe » [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mythe/53630?q=mythe#53277>] (consulté le 9 août 2019). Voir aussi Dictionnaire Larousse, « Légende » [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/l%C3%A9gende/46567?q=l%C3%A9gende#46489>] (consulté le 9 août 2019).

² Elian Cuvillier et Jean-Daniel Causse, « Mythes grecs, mythes bibliques : L'humain face à ses dieux », Paris, Cerf, 2007, p. 116.

³ La traduction utilisée est celle de la TOB 2010.

complète ni de félicité. Son cœur a soif de quelque chose ; il cherche. On peut le voir dans son déplacement vers l'orient (en Mésopotamie si on en croit les notes en bas de page de la Traduction Œcuménique de la Bible) ainsi que dans son désir d'accomplir une œuvre qui dépasse son seul être pour s'ouvrir en quelque sorte à l'altérité par une relation avec les autres. Dans le récit en effet, l'humain s'adresse à son prochain pour fabriquer les briques lorsqu'il planifie de construire la ville et la tour. Par ce mouvement qui le mène vers l'extérieur de lui-même, il s'ouvre donc à l'autre, mais aussi plus largement à l'altérité, et pourquoi pas à l'Autre. Ceci reste une hypothèse, et il n'est pas clairement mentionné que l'humain cherche à rejoindre Dieu, mais il est cependant clair qu'il cherche à atteindre le ciel (מִמַּשְׁמַיִם), donc quelque chose de bien plus grand que lui, un au-delà, un lointain (selon la racine du mot hébraïque). En guise de question fondamentale que ce récit mythique peut susciter, celle de la soif d'infini qui règne dans le cœur de l'humain semble se dégager d'elle-même. Face à cette fente béante qu'il cherche à combler, ou à cette question de son identité qu'il cherche à résoudre, il est suggéré que les humains cherchent à se combler eux-mêmes. L'entreprise de construction relève d'une initiative. Ceci n'est sans doute pas un mal en soit, mais en comparant avec le type de relation que leurs pères avaient avec leur Dieu, on pourrait penser que ces humains-là ne connaissent pas ou peu ce Dieu qui se fit connaître d'Adam et Ève, de Caïn, Abel, de leur descendants, et qui parla à Noé. Ces autres humains semblent en effet compter sur leurs propres forces pour mener à bien leur propre projet/destin. Car, en effet, le dialogue avec Dieu est inexistant. Ceci devient d'autant plus percutant quand nous apprenons dans la deuxième partie du quatrième verset que cette quête, à travers les chantiers de construction, est en fait de se faire un nom « afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la Terre » (Gn 11,4b). Qu'y a-t-il au monde que nous ne pouvons moins contrôler que le nom qui nous est donné ? Ici, nous sommes visiblement face à de grands paradoxes du cœur humain : il veut chercher et partir à l'aventure, cependant ses recherches le conduisent à rester dans le confort du connu ; il veut à la fois s'ouvrir à l'altérité, et pourtant être le seul maître de son existence. Il cherche plus grand que lui, mais ne supporte pourtant pas de recevoir quelque chose (son identité?) d'un plus grand que lui.

Cette grande question de l'être humain et de son identité reste d'actualité encore aujourd'hui. J'ai d'ailleurs l'impression qu'elle pourrait le rester encore longtemps vu qu'elle touche à des fondements. La suite du récit, spécialement le verset suivant, peut apporter une lumière pour nous aider à dénouer l'intrigue du paradoxe.

Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam (Gn 11,5). Ici, il semble que le Seigneur n'alimente pas cette question de quête d'identité. Ces humains sont les fils

d'Adam : ils ont un nom et une identité, et le Seigneur les connaît. Par analogie, on peut facilement transférer ce vieux scénario de quête d'identité à la réalité de notre monde moderne. Ne voit-on pas un peu partout des sœurs et des frères en humanité (soi-même?) chercher qui ils sont, et même parfois vouloir se définir eux-mêmes ? Ce chemin est plus court et comporte moins de risques que celui d'assumer une identité donnée, de la recevoir. C'est d'ailleurs ce que ce récit biblique propose à ses lecteurs : un tout autre chemin qui passe par l'acceptation d'une identité qui nous dépasse par le seul fait qu'elle nous précède dans les desseins d'autres (des parents) ; d'un tout Autre. Ce chemin de guérison identitaire conduira peut-être à mieux réaliser et investir nos différences, et même à les célébrer dans une diversité renouvelée et assumée. Alors, peut-être serons-nous en mesure de mieux remplir la mission première que le Seigneur a confié à l'être humain : « remplissez la Terre » (Gn 1,28). *De là, le SEIGNEUR les dispersa sur toute la surface de la terre* (Gn 11,8a).

Ainsi, le récit de la tour de Babel, souvent lu comme une malédiction contre l'humain, peut aussi se lire comme un récit mythique d'émancipation de l'être humain par le don d'une identité propre.

Bibliographie

Cuvillier, Elian et Jean-Daniel Causse, « Mythes grecs, mythes bibliques : L'humain face à ses dieux », Paris, Cerf, 2007, p. 116.

Dictionnaire Larousse, « Légende » [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/l%C3%A9gende/46567?q=l%C3%A9gende#46489>] (consulté le 9 août 2019)

Dictionnaire Larousse, « Mythe » [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mythe/53630?q=mythe#53277>] (consulté le 9 août 2019)